

L'indomptable Tataka Gogu Shyamala



Nouvelle en télougou traduite en français par
Uma Damodar Sridhar
The English and Foreign Languages University, Hyderabad

La bêche sur les épaules, Balamma patrouillait tel un soldat dans les champs d'arachides. A l'aide de la bêche, elle cassa par endroits les petits remblais de terre qui servaient de barrières aux champs. Le sillon d'eau roula dans les champs de Balamma, et contourna les cailloux tout en sinuosité pour remplir ses parcelles. Celles d'en haut étaient toutes munies de ces mêmes semblables barrières. L'eau ne pénétrait donc que dans ses champs. Le canal d'irrigation s'écoula promptement dans les champs d'arachides sans se perdre ailleurs. L'eau se répandit à flots parmi les hautes plantes d'arachide. La fillette qui arrosait ainsi ces grandes portions de terre n'aurait ses 12 ans qu'aux prochaines semailles.

Le *jeetagadu* du *karnam*, le travailleur asservi pour dettes au comptable héréditaire du village, fut levé à la première heure de la journée et partit vers les champs à la hâte. Les champs de Balamma étaient déjà presque tous arrosés. Il ne restait que deux parcelles de terre à irriguer.

L'ouvrier se mit à jurer : « Mais à quelle heure tu te lèves, dis ?! T'es déjà-là, qui arrives dans la nuit en démons pour accaparer toute l'eau des champs ! Allez, t'arroseras tes deux dernières parcelles une autre fois : je refais ta barrière et j'reprends toute l'eau que je détourne dans ce champ ». Tout en le disant, le travailleur pour dettes du *karnam* se pencha et rétablit le remblai d'arrêt de Balamma. En un clin d'œil, la fillette fonça sur lui. Elle écrasa la barrière qu'il avait reconstruite en sautant dessus et le repoussa violemment, la parole jointe au geste avec un « dégage, vieil imbécile ». Il en tomba sur le dos.

Balamma reconstruit la barrière pour empêcher l'eau d'entrer dans les champs du *karnam*. « J'ai encore deux parcelles à irriguer. Ce sera fait en peu de temps. N'essaie pas de t'en mêler avant. J'm'en vais dès que c'est fait. T'auras toute l'eau qu'tu veux pour toi après ».

L'ouvrier resta assis à la regarder sans rien faire tel qu'il était tombé à la renverse, sans pourtant s'arrêter de grommeler. « Cette diablesse de p'tite fille ne laissera rien ni personne faire ce qui veut, pas-même bouger un pouce ou le p'tit doigt. Tu parles d'une garçonne! Je m'demande comment qui f'ra son futur! ».

Sans rien pouvoir faire d'autre, il alluma son *bidi* et resta assis, accroupi, à fumer. L'eau remplit les deux parcelles. Bamma avait fini son travail. Elle alla à la rigole principale se laver les pieds et nettoya les restes de boue collés à la bêche, en lui criant « Hé grand-père ! Maintenant tu peux refaire ma barrière et arroser les champs du *karnam*».

«T'es bien gentille ma fille ! Tu m'pousses, et p'is tu m'appelles grand-père », se disait l'ouvrier dépendant comme il se levait pour faire couler l'eau dans les champs *du karnam*. Trop tard ! Le canal rempli d'eau était maintenant vide à moitié. « Que diable ! C'est quoi ça leur destin ! » fit-il, en redressant la tête pour voir ce qui se passait. D'autres journaliers étaient arrivés dans les champs alentour pour les irriguer, et le débit d'eau s'était partout réduit. Le Jeetagadu se lamenta : « C'est bien mon jour ce matin! Malheur ! Que le bon Dieu me garde ! Le temps passe et y a pas une parcelle de terre d'irriguée ! J'étais arrivé dans le froid pour dériver cette eau de bon matin, mais la fillette arrivée avant moi m'a fait perdre tout ce temps! Et voilà qu'maint'nant les autres arrivent tous prendre l'eau pour leurs champs. Si jamais ce sacré patron de *karnam* arrive par-là... !», se dit l'ouvrier agricole asservi en tremblant de peur.

Bamma se lava les pieds puis redéplia sa jupe retroussée à la taille. Elle s'approcha ensuite du grand margousier, en arracha un tige qu'elle mit à la bouche pour se nettoyer les dents, et s'avança dans les champs, à guetter des camarades de jeu. Quelques vachers étaient déjà arrivés avec leurs bêtes, qui broutaient l'herbe au bord du lac. D'aucuns approchaient de l'autre côté de la digue qui bordait ce même étang. En les voyant, Bamma se mit à réfléchir avec lesquels elle pourrait jouer au « *panaguilli-dāṇḍa* », le jeu des bâtons, ou à l'« *accannagilli* », jeu de l'attrape-cailloux. Marnāgi, la meilleure amie de Bamma avec qui elle jouait à l'attrape-cailloux n'était pas encore là.

Seuls Narsudu et Yelladu avec qui elle pouvait jouer au guilli-dāṇḍa étaient arrivés. « Hier, ces deux-là ont mis un sacré temps pour attraper le guilli que j'avais frappé », se dit-elle. « Venez les gars, je vous ferai courir de nouveau aujourd'hui ! »

Vite-vite, elle termina de se laver les dents et le visage, avala quelques arachides qui poussaient dans les champs d'à côté et but une gorgée d'eau. Elle se précipita ensuite vers ses amis en leur demandant : « avez-vous apporté votre repas de midi ou bien rentrez-vous manger chez vous ? »

« Nous l'avons apporté avec nous ».

« On joue au guilli-danda ? », leur demanda-t-elle.

« Je suis tombé en jouant hier et je me suis écorché les genoux. J'pourrai pas courir aujourd'hui. Jouez sans moi », dit Yelladu.

« Fais voir ! », lui dit-elle.

« Va laver ton genou et mettons-y un peu de sève de *jēripōtu* », lui dit Balamma. Yelladu partit se laver le genou.

Les hautes plantes boisées de *jēripōtu* formaient presque un bois au bord de l'étang. Balamma y choisit un jeune arbuste et se mit à le frapper fort. Aussitôt, une sève jaune commença à s'en écouler. Elle s'en enduit le doigt et la répandit sur les genoux de Yelladu. Elle lui dit de s'en passer également sur ses lèvres sèches et crevassées. Ils revinrent ensuite ensemble vers Narsudu.

« Comment vont tes genoux maintenant ? » lui demanda Narsudu.

« Ca a marché, ça va mieux, copain ! », répondit Yelladu.

« Alors, tiens-toi z'ici! Veille à ce que le guilli n'aille pas dans l'eau. Moi, je me mets de l'autre côté pour l'attraper ». Narsudu envoya Yelladu prendre position près de l'étang. Ils prirent les deux bâtons - le petit guilli et le long danda qu'ils avaient dissimulés dans un arbuste très fourni. Balamma retroussa la jupe au-dessus des genoux. Elle traça par terre une ligne bien large avec son bâton, posa le petit guilli en bois sur la ligne, et prit son élan pour bien viser. Elle frappa d'abord en deux trois coups le bout effilé du guilli pour le faire sauter un peu en l'air. Puis, elle le frappa fort d'un côté avec son long bâton pour l'envoyer voltiger. Le guilli n'alla pas très loin mais Narsudu ne put l'attraper. Il le ramassa par terre et le redonna à Balamma. Elle visa une deuxième fois et donna un grand coup fort au guilli. Cette fois il partit en l'air comme un éclair et atterrit au sein d'un bosquet d'arbustes.

Un lapin qui s'y cachait déguerpit et s'enfuit à toute vitesse.

Yelladu le vit le premier. « Eh, regardez, un lapin !... c'est un lapin ! », se mit-il à crier.

Les trois enfants ramassèrent leurs bâtons et se mirent à poursuivre le lapin. Sans nul moyen de s'échapper, le lapin déta la vers le lac.

Les trois complices couraient après et criaient « *Orrée, hé-là !..... dirige-le vers le lac! Qu'il n'aille nulle part ailleurs, c'est vers l'eau qu'il doit aller !* ».

Ils le faisaient décamper à grands cris : « O...O...O...Ouuu, Houuu, Hou... Ooo... laba labalaba ». Yelladu se mit en plus à chanter :

*« Anatagiri Sami est parti jouer
Mais le lapin là-bas est arrivé... »*

Au son du chant fort et sonore, le lapin repartit vers le champ d'arachides.

Bamma s'y trouvait avec son bâton pour lui barrer la route, et elle reprit la chanson,

*« Anatagiri Sami est parti jouer
Mais le lapin là-bas est arrivé... ».*

Où qu'il aille, les enfants bloquaient tout chemin au lapin. Finalement, sans autre issue, il fila droit à l'étang. Il y plongea et entreprit de nager.

« Il est fini le lapin », dit Bamma.

« Comment ça fini ? Il va nager et rejoindre l'autre bord ! », dit Narsudu.

« Il n'aura pas assez de temps à vivre pour nager jusqu'à l'autre rive » répondit Bamma.

« À quoi bon alors s'il meurt dans le lac ? Nous ne l'aurons jamais, ce sont les poissons qui le mangeront », rétorqua Narsudu.

« Hé l'imbécile ! Tu vas rester à regarder, le temps qu'il nage jusqu'à l'autre rive, ou qu'il se noie dans l'eau ? L'un de nous doit plonger pour le rattraper », dit Bamma.

« Yelladu, tu iras l'attraper à la nage alors ? », demanda Narsudu.

« Oh, non-dis, ma jambe souffrante ne me laissera pas nager », dit Yelladu.

« Oh là là ! Le lac est très profond au milieu, et je vais m'essouffler même si je nage aussi loin ».

Rien à faire, pensa Bamma. Elle retroussa sa longue jupe en la passant d'abord entre ses jambes et plongea dans l'étang. Elle nagea vigoureusement jusqu'au lapin, l'attrapa d'une main à la nuque par la peau du cou et fit de grands coups de

l'autre pour revenir à la rive. Les garçons prirent le lapin tout trempé de la main de Balamma et l'essuyèrent avec leurs foulards. Puis Balamma revint chez elle, le lapin à la main.

La nouvelle courut jusqu'au marché pour tomber dans l'oreille de son père qui rentrait chez lui. Sa fille avait attrapé un lapin ! Il fit demi-tour et alla droit s'acheter une bouteille d'alcool.

Balamma arriva à la maison avec son lapin par une ruelle. Son père arriva avec la bouteille d'alcool par une autre.

Anantamma, la mère de Balamma regarda père et fille toute étonnée et dit : « T'as eu un rêve que ta fille avait attrapé un lapin que tu viennes avec une bouteille d'alcool de palme à la main ? Moi qui suis rivée à la maison, je n'en savais rien. Comment as-tu appris la nouvelle ? Vous faites une drôle de paire bien accouplée, le père et la fille ! »

« J'en ai eu assez de manger le curry de tamarin et les lentilles tous les jours. Allez, on va se régaler à satiété du curry au lapin aujourd'hui ! », dit Basayya.

Le serviteur pour dettes du *karnam*, essayait d'arroser les champs avec le peu d'eau qui passait. Comme il le craignait, le maître arrivait au loin.

Son cœur battit la chamade en apercevant son patron. À peine arrivé, celui-ci l'interpela : « Mais tu es toujours ici. N'es-tu donc pas arrivé de bonne heure ? Les champs ne sont pas irrigués à moitié ! »

« Si, si, maître. Je suis arrivé très tôt », balbutia-t-il.

« Mais qui donc est venu avant toi ? » il monta sur une petite levée pour regarder le champ en contrebas et aperçut la rigole principale toute mouillée. « Aha, comment cette rigole s'est-elle donc détrempée ? Qui donc aura arrosé ce champ ? », songea-t-il. « Basayya est toujours au village. Qui est donc venu ici irriguer son champ ? » Le serviteur se tint silencieux.

« Ah, je sais ! C'est sa fille, cette démonsse de Tataki ! »

« Tu vas voir, je vais la faire payer... »

Jeetagadu se sentit pris d'un étrange malaise ...

Anantamma s'était levée vers trois heures du matin le lendemain, avant les premières lueurs du jour. Elle avait préparé le repas, pris le balai fournit de longues

brindilles et commencé à balayer la cour d'un rythme vif. Basapa se leva au son du balai, et demanda à sa femme « Sangadu, est-il arrivé ? ».

Les yeux encore lourds de sommeil, il se dirigea vers le margousier devant la maison et en cueillit une petite brindille pour se nettoyer les dents. Puis il en arracha d'autres pour les enfants et les mit de côté. A ce moment-là, Sangappa émergea du coin de la rue et le héla d'un ton taquin : « Ôhé Basanna... O Basanna ! Les gens partent déjà, et tu es toujours à te laver les dents ? ».

« Quelle importance, je peux venir avec toi comme ça, en me frottant les dents. Je me débarbouillerais au lac de Gaajupuram qui est sur notre chemin », dit Basayya. Il plaça la gamelle de nourriture qu'Anantamma avait apportée en l'attachant dans un large coin replié de son foulard. Ils rejoignirent le groupe qui avançait, et se perdirent vite dans la conversation les uns avec les autres en marchant.

« Grand frère, les fêtes approchent. Vas-tu acheter de nouveaux habits aux enfants ? », lui demanda Sangappa.

« Ah, tu parles d'habits, toi ? Chez moi il n'y a même pas assez à manger ! Nous avons épuisé notre réserve ces dix derniers jours lors du désherbage. Il faut acheter quarante kilos de maïs, et vingt kilos de riz. Même si les enfants n'ont pas de nouveaux habits, au moins pourront-ils faire la fête sans regarder chez les voisins. J'essaie d'arranger ça pour la fête. C'est pour ça que je travaille comme journalier depuis quatre jours. Ta belle-sœur travaille aussi pour ramasser de l'argent. Balamma n'en fait pas moins que ma femme en allant irriguer les champs. Si elle n'allait pas tous les jours leur donner de l'eau, je ne pourrais jamais partir travailler ailleurs ». Ils arrivèrent au lac où les hommes s'arrêtèrent pour se débarbouiller.

Balamma se leva de mauvaise humeur en râlant contre sa mère : « Pourquoi ne m'as-tu pas fait lever quand Père est parti ? Les voisins vont aller irriguer leurs champs avant moi. Il ne restera plus assez d'eau pour les nôtres. Mais pourquoi ne m'as-tu pas réveillée ».

Sa mère l'apaisa : « Personne n'est encore parti. Les garçons dorment chez les voisins. Attends un peu, qu'il fasse jour. Tu peux partir après ».

« *Amma*, O maman, il faut que je parte de bonne heure comme hier si je veux pouvoir arroser tous les champs », Balamma enfilaient déjà ses sandales et s'apprêtait à partir.

Elle s'enveloppa dans une écharpe pour se protéger contre le vent frais et partit d'un pas rapide.

Personne nulle part sur le chemin. Elle suivit le sentier qui partait vers les champs à l'est du village. Il faisait toujours nuit noir, mais déjà les femmes s'affairaient devant leurs maisons. D'autres se dirigeaient vers le puits du village en portant des pots. Les coqs entonnaient leurs cocoricos l'un après l'autre.

Les mères imploraient leurs fils gagés au service des propriétaires sur tous les tons : « Levez-vous les enfants ! Le maître sera furieux. Il faut mener faire paître les vaches de suite ». Bamma continuait son chemin et traversa au son de ces voix le quartier des malas et madigas à la limite du village. Elle en sortit et prit le sentier qui menait aux champs.

On ne voyait personne sur le sentier. Il faisait encore un noir d'encre.

Elle en prenait conscience : « Oh, mon Dieu. Quelle obscurité ! Ma mère avait raison. J'aurais dû attendre qu'il fasse un peu jour avant de partir. Mais pourquoi aurais-je peur ? Tout le monde ne me surnomme-t-il pas « courageuse » ? Personne ne pourra me faire de mal ici ! Mais n'aurait-il pas des goules ou des démons dans ces ténèbres ? Que ferai-je, s'il en survient », pensa-t-elle.

« Je vais pourtant bientôt sortir de ce sentier et arriver dans les champs. Ça ira mieux là-bas que sur ce chemin obscur. Et puis, il y aura bientôt la lumière du soleil », se dit-elle encore et, pressant le pas, parvint aux champs presque en courant.

Elle prit sa bêche et en défit la retenue de terre à côté du grand canal. L'eau roula à grands flots dans les champs de Bamma. Les parcelles d'arachides avalaient l'eau qui dévalait. Bamma se dressait telle une gardienne protectrice devant les plants de cacahuètes goulûment absorbés à boire.

Virayya, le grand-père de Basayya avait autrefois contracté des dettes chez le *karnam*. Son fils Sendrayya assumait ensuite à son tour le fardeau de la dette du père.

Lors de la restitution des terres, le *Bhooadaan* ou « don de la terre », conduite par le mouvement nationaliste, Venkatarao, le grand-père du *karnam* Tirumal Rao, se dit : « Pourquoi faire don de mes terres à autrui ? Si je la donne au bouvier Mādiga qui me doit de l'argent, il ne bougera pas d'ici et ma terre sera sauvée. Il s'occupe bien des vaches, mais ne saura pas entretenir la terre. Où serait le problème de mettre son nom sur les documents ? Il n'a même pas de bœufs pour travailler la terre, ni d'outils pour labourer. De toute façon, un bouvier n'aura jamais la force de s'occuper de la terre. Il n'aura jamais le courage d'entretenir les terres de son maître ».

« Je ferai donc semblant de la lui donner, et la lui reprendrai au moment voulu. Je profiterai de la renommée du Bhoodaan et ma terre demeurera sous ma dépendance ».

Mais l'année même, le gouvernement décrêta le plafond légal sur la propriété des terres. Un malheur néfaste semblait s'abattre sur tous les gros propriétaires de terres. Le *karnam* Venkatarao perdit de la terre du fait de la loi : il dut céder un hectare et demi au bouvier Vīrayya, qui reçut du gouvernement le titre de possession à son nom.

Sendrayya repris la terre de son père Vīrayya pour la cultiver, et c'était maintenant son fils à lui, Basayya, qui en était propriétaire en titre.

Venkatarao fit le récit de la Loi du plafond sur la propriété à son fils Narayanayya. A son tour ce dernier la raconta à son fils Tirumalarao. Tous les trois essayèrent à leur façon de s'accaparer la terre. Tous les propriétaires s'étaient unis dans ce projet. Depuis trois générations les vachers avaient réussi à garder la terre. Au cours de cette lutte ils se firent attaquer, se firent casser les jambes ; ils donnèrent leur vie pour garder la terre. Les intrigues et les machinations fourbes n'en manquèrent pourtant pas.

Les propriétaires essayèrent de maintes manières de s'accaparer la terre, mais sans succès. Tirumalarao réfléchissait longuement à propos de cette lutte perpétuelle pour la terre qui durait depuis des générations.... Il réfléchissait.... très longuement....

Sa femme Alumelumanga lui demanda : « Qu'avez-vous aujourd'hui ? Vous avez l'air pensif... ». Il lui jeta un tel regard si noir qu'elle rentra dans la maison, sans dire mot.

Tirumalarao se plongea encore dans ses pensées. Toute la force de ses réflexions fut dirigée vers son envie d'empêcher Basayya de retourner vers ses champs... à jamais. Il fallait assurer que Basayya ne revînt jamais dans ses terres. Mais comment y arriver ?

« Si je tue Basanna, l'affaire se dévoilera un jour ou l'autre. Il faudrait le laisser vivant, mais l'obliger de partir - du champ, du village, de son quartier. Mais que faut-il faire pour ça? Voilà ce à quoi il réfléchissait intensément.

Tirumalarao se leva brusquement de sa chaise, comme frappé par une soudaine idée, et sortit. Il appela le jeetagadu et lui dit : Eh, toi, va surveiller le verger de goyave avec les vaches ! Ce n'est pas nécessaire d'aller arroser les arachides aujourd'hui ».

« D'accord, maître », dit le travailleur pour dettes, qui partit avec les vaches vers le verger.

Balamma arrosa longuement les champs jusqu'à ce qu'il fit entièrement jour. Elle défit l'étoffe dans lequel se trouvait son repas et mangea les galettes de maïs, puis continua d'arroser tranquillement les parcelles d'arachides qui restaient.

Partout où le barrage était haut, elle l'écrasait avec sa bêche. « Je dois absolument tout irriguer ce matin », songeait-elle. C'est pourquoi elle ne joua pas avec ses copains, ne prit même pas un moment de repos en s'asseyant par terre.

« Travail, travail, travail, elle ne pense qu'à ça. Notre Balamma est une vraie travailleuse, disent mes parents », songea-t-elle toute joyeuse en souriant.

Non seulement ça, elle se disait encore : « c'est mon père lui-même qui s'est réincarné chez moi sous forme de Balamma » se réjouissait souvent Basayya, son père à elle ! Balamma nageait dans le bonheur d'entendre son père parler ainsi.

« Je dois vite terminer mon travail et rentrer à la maison » se dit Balamma en se remettant à l'ouvrage, « On va voir après ce que dira mon père ».

A côté des champs d'arachides de Balamma s'élevaient de très hauts plants de lentilles vertes, qui n'y ressemblaient même pas. Les plantes étaient aussi hautes que des cannes à sucre, au point que des hommes de grande taille pouvaient ne pas s'y apercevoir. Et voilà soudain que le patron en surgit, saisit la main de Balamma et l'entraîna de force dans les champs. La fillette n'y comprit d'abord rien - qui l'entraînait ainsi ? Pourquoi ? Elle comprit que c'était le propriétaire des champs avoisinants lorsqu'elle eût vu le visage du *karnam*. Une pensée troublante lui passa aussi par la tête. « Ne dit-on pas que les patrons appartiennent à une caste supérieure ? Ils ne côtoient pas les Madigas, ils ne nous touchent pas. Pourquoi donc m'entraîne-t-il ainsi ? », Balamma fut prise de confusion.

« Eh, la démons Tataki, la salope ! T'es qu'une petite fille, toi ! As-tu perdu la tête pour venir arroser les champs comme les grands ? Chez nous, les fillettes n'entrent pas dans les champs. Vous, les Malas et les Madigas, vous n'avez pas le bons sens de garder vos filles à la maison. Et toi, t'es qu'une petite en plus ! », Il la grondait ainsi et tout d'un coup enfonça sa main dans le corsage de Balamma. Les mains de la petite ne purent pas repousser les grosses pattes du *karnam*. Son corps lui apparaissait dur comme un pilier de fer. Elle se mit à trembler. Elle avait la gorge desséchée. Elle se laissait entraîner comme une poupée de chiffon. Des bribes de conversation que les femmes se chuchotaient dans les quartiers Malas et

Madigas, qu'elle avait parfois entendues lui revenaient à l'esprit, « Le patron, il a essayé d'agresser une femme », « il s'est jeté sur cette femme »...

Tout d'un coup, elle comprit tout : « ce salaud va me faire un sale coup ! ». Il continuait à l'entraîner. Bamma se sentait prise d'une grande rage. Mais elle n'arrivait pas à se libérer des mains du patron. Ne sachant plus comment s'échapper, elle se laissa tomber par terre. Le dora continuait à la traîner à même le sol. « Ohé toi ! Pourquoi es-tu tombée par terre. Lève-toi... Lève-toi, je te dis. Tu penses que je vais te laisser partir parce que tu es tombée ? Je t'emporterai telle une branche abattue », il gueula de colère.

Bamma hurlait à tue-tête : « Oh, Dora, lâche-moi, je t'en supplie... Je me mets à tes pieds...aah, au secours, Mère !... Père !... ».

« Tu penses qu'ils arriveront en courant dès que tu les appelles ? Crois-tu qu'ils en sortiraient vivants ? »

« Comme tu sais crier ! Et pour qui te prends-tu ? Oser entrer dans les champs et les arroser comme des hommes ! » Le *karnam* lui donna une gifle cinglante sur la joue. Bamma vola loin sous la force du coup en criant : « ... Maman ... Pauvre de moi, je vais mourir ! Il ne me lâchera pas ».

« Ne crie pas si fort, salope », vociféra le dora et il se pencha pour lui attraper encore une fois la main. Bamma saisit l'occasion. Elle releva les deux pieds et lui flanqua un grand coup dans le bas du ventre. « Aaah, je meurs », cria le dora, et se tenant l'entrejambe, tomba en arrière. Bamma se leva, et ne regardant ni à droite ni à gauche, s'enfuit à toutes jambes.

« Aah, la salope, la Tataki, elle s'échappe ! Attrapez-la, quelqu'un ! », le *karnam* se mit à crier.

Le lendemain, les femmes Malas et Madigas s'esclaffaient derrière les pans de leur sari qu'elles tenaient devant la bouche : « le patron a essayé d'attraper notre Bamma. Paraît qu'elle lui a flanqué un bon coup de pied à l'entrejambe !... ».

Petit lexique

Bhoodan movement : Il s'agit d'un mouvement nationaliste initié par Vinobha Bhave en 1951, commencé au village de Pochampally dans le Telangana, selon lequel les propriétaires faisaient volontairement don de terres aux pauvres. Il s'agit d'un nom composé fait de « Bhoo », signifiant la terre, et « daan » signifiant le don.

Guilli-danda : Il s'agit d'un jeu de bâtons des enfants indiens. Le jeu est fait de deux bâtons : un petit baton, le guilli, d'environ 10 à 12 cm et effilé des deux côtés est placé sur une ligne tracée par terre ou sur un petit caillou pour l'incliner un peu. Le joueur le frappe sur un côté avec le bâton long - le danda - le fait sauter dans l'air et lui donne un grand coup avant qu'il ne retombe par terre, pour l'envoyer voler. Le ou les autres joueurs essaient d'attraper le guilli dans son vol. C'est un jeu qui implique réflexes, force et un bon œil pour bien viser et frapper.

Tataki : C'est le nom d'une princess *yakshi*, un esprit de la nature, gardien des trésors de la terre et des arbres, transformée en démons à la suite d'une malédiction. Dans l'épopée hindoue, le Ramayana, le jeune prince Rama et son frère Lakshmana sont convoqués à tuer la démons qui terrorise les gens et harcèle le sage Vishwamitra. Selon l'auteur, Tataki représente les résidents originaux des forêts et dans la tradition dalite, et elle est considérée comme une héroïne qui s'efforçait de protéger les terres des envahisseurs.

Servitude pour dettes : Appelée aussi le « bonded labour », déclarée illégale, il s'agit d'une forme d'esclavage pratiquée même aujourd'hui dans certaines parties du monde. Selon ce système, une personne en situation de grande pauvreté est obligée de travailler pour très peu d'argent pour le remboursement de dettes qui s'accumulent tout au long de la vie, sans jamais pouvoir les rembourser totalement. Souvent des familles entières, de génération en génération deviennent asservis pour rembourser ces dettes qui n'en finissent jamais. Les *malas et les madigas*, qui appartiennent à des castes considérées inférieures tombaient souvent dans le piège de la servitude pour dettes auprès des grands propriétaires, souvent de caste supérieure.